Document généré le 2 juin 2025 03:25

Liberté

Une humeur massacrante

Jean-Marie Poupart

Volume 34, numéro 2 (200), avril 1992

Pastiches

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31340ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poupart, J.-M. (1992). Une humeur massacrante. *Liberté*, *34*(2), 35–36.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN-MARIE POUPART

UNE HUMEUR MASSACRANTE

Le deuxième samedi après la parution de mon roman, je m'étais levé avant l'aube et j'avais conduit de Saint-Jean d'Iberville jusque devant le quotidien de la rue Saint-Jacques, là où l'on pouvait acheter le journal tout chaud sorti des presses. Je posai le cahier littéraire sur le volant de ma Toyota: le critique Michel Durette m'assassinait. Il m'accusait de suinter l'ennui à pleine prose. Il faisait moins vingt et la bouteille de Pepto-Bismol avait gelé au fond du coffre à gant. Durcie, la potion rose avait soulevé le bouchon mal vissé et semblait me tirer la langue: elle n'apaiserait pas le feu de mon ulcère. Il fallait donc que Michel Durette meure.

Aussitôt rentré chez moi, j'appelai Arsène Lupin, tueur à gages bien connu à Saint-Jean et dans les environs: cet ancien laitier passait pour avoir du sang mohawk. Il avait joué tout son hockey midget avec mon beau-frère, ce qui me suffisait comme introduction auprès de lui. «Envoyez-moi une photo de la future victime», me dit-il en me laissant le numéro d'une case postale. Je m'inquiétai de ses honoraires: il fixa un chiffre si ridiculement bas que je compris qu'il travaillait pour le plaisir, comme moi quand j'écris.

Peu de temps après, la gueule de Durette se déplaçait des pages littéraires jusque dans la section des faits divers de son propre quotidien. Meurtre horrible à coups de bidon de lait, titrait-on. Je me sentis bien. Tellement bien que je

pus terminer en quelques semaines une nouvelle œuvre. Le successeur de Durette se méfiait peut-être: il s'abstint de mentionner mon dernier-né. Ce silence m'outragea davantage que les pires insultes. Seule l'intervention de Poupin parvint à me guérir de mon insomnie. Je rendis visite au critique dans un salon funéraire d'Outremont et, juste avant qu'on refermât le cercueil, je réussis à glisser un exemplaire de mon livre sous la tête du mort. Ce texte que l'autre avait snobé, il aurait désormais tout le temps de le lire. D'autant que je l'avais rédigé en vers.

Dès lors, le pli était pris. J'écrivais, et Poupin assassinait. Tous les deux avec une belle régularité, une terrible efficacité. Plusieurs de mes collègues littérateurs périrent, victimes de leur second métier de critique.

Peu à peu, j'ai gravi les degrés du Parnasse dépeuplé. À présent, on m'accable d'éloges. A-t-on remarqué que je portais malheur aux médisants? Poupin se plaint de manquer de travail, mais qu'y puis-je? Je suis comblé. Un seul détail m'irrite encore. L'Académie canadienne-française ne m'a toujours pas invité en ses augustes rangs. Hier, à tout hasard, j'ai découpé sa dernière photo de groupe. En véritable artiste, Poupin ne chipote pas sur la quantité. «Une bombe vite faite, et on n'en parle plus», répète-t-il pour me persuader. Et moi, d'humeur massacrante, je commence à penser qu'après tout, les Immortels sont mortels.